

## "La plaza", tableaux vivants au Garonne



Un spectacle proposé par la Cie catalane El Conde de Torrefiel ©Gianluca Di Iorio

Pour interpréter "La Plaza" qu'elle proposera au Théâtre Garonne à partir de demain, la Cie catalane El Conde de Torrefiel choisit dans chaque ville neuf jeunes interprètes issus d'écoles d'art, de théâtre ou des circassiens. Demain soir donc, ce sont neuf jeunes Toulousains qui, combinaison moulante recouvrant entièrement leur corps comme une seconde peau, incarneront les tableaux vivants de "La plaza". Autre particularité : ils répéteront pour la première fois le spectacle aujourd'hui même. "La Plaza, déjà joué est millimétré, pas besoin de mois de répétition" nous expliquait – on au théâtre Garonne en poursuivant : "Par ailleurs, la Cie choisit toujours des élèves en dernière année de cursus et qui ont déjà une bonne habitude du plateau".

Spectacle traitant de l'uniformisation de la société, des individualités gommées, de notre représentation dans l'espace public et de l'image qu'on donne à voir, les différents tableaux qui composent "La plaza" sont muets mais surtitrés d'un texte projeté en vidéo. Ces tableaux prennent vie dans un espace où nous nous croisons sans jamais vraiment nous rencontrer et qui abrite le ballet incessant de solitudes amassées.

Dans un va-et-vient incessant, El Conde de Torrefiel, mise sur trois éléments clés : le son, le texte projeté (jamais prononcé) et les tableaux vivants muets. L'ensemble chorégraphiant notre quotidienneté, nos attitudes et allures. "La plaza" interroge ainsi crûment nos responsabilités sociales nos libertés individuelles et dresse le portrait du monde en modèle réduit.

Le regard est décalé, d'une pertinence quasi dérangeante tant tout nous est familier...

*Au théâtre Garonne, du vendredi 5 au mardi 9 novembre. Tarifs : de 10 à 20 euros. Tel : 05 62 48 54 77*

Nicole Clodi

## Du 5 au 9 novembre, la performance inédite d'une compagnie espagnole bouscule le Théâtre Garonne

Dès aujourd'hui, **Le Théâtre Garonne** accueille jusqu'au 9 novembre, **La Plaza**, présentée par la compagnie **El Conde De Torrefiel**. Figure reconnue du milieu du théâtre contemporain, le duo barcelonais nous emmène sur une **place publique**, peuplée d'êtres sans visage. **Entre théâtre et performance**, ce tableau vivant muet se transforme en puissant outil de paroles sur nos sociétés contemporaines.

Le spectacle est accueilli avec le soutien de l'institut du Ramon Llull, afin de mettre en avant la création contemporaine catalane.



© Marie Lebreton – artistes en travail pendant la répétition

Un portrait du monde en modèle réduit au théâtre

**La Plaza nous emmène sur une place publique**, où nous nous croisons, sans jamais vraiment nous rencontrer. Là où vont se dérouler des actions jouées par des personnages **sans visage ni identité**, des scènes de **banalités quotidiennes**.

En simultanément, le texte projeté (mais jamais prononcé) nous raconte le monologue intérieur d'un spectateur ayant quitté la pièce. Il nous emmène à la rencontre d'individus et des solitudes qui traversent l'espace public. Devant ses pensées quotidiennes et vagabondes, **spectateurs et spectatrices deviennent lecteur.trices leur propre objet d'études**, presque contraint.es de s'observer face à ce **portrait du monde en modèle réduit**.

Une mise en scène très travaillée/ savamment réfléchi pour **un impact émotionnel fort**, comme l'explique Tanya Beyeler, moitié du duo d'El Conde De Torrefiel :

*« Le spectateur parvient à un moment de connexion émotionnelle très fort à travers le texte projeté. Comme lire un livre en 3D avec d'autres personnes, c'est une expérience partagée de lecture intime »*

## Une expérience visuelle et textuelle, entre théâtre et performance

Le travail de **Pablo Gisbert et Tanya Beyeler (El Conde De Torrefiel)** propose **une véritable expérience visuelle et textuelle, un théâtre hybride, à la croisée entre théâtre et performance.**

La pièce repose sur trois éléments-clés : le son, le texte projeté (jamais prononcé) et les tableaux vivants muets composés par des interprètes locaux. Par son esthétique, sa mise en scène et ses jeux de lumière, *La Plaza* devient **un paysage impressionniste** pour mieux nous interroger sur l'uniformisation de la société, des individualités gommées.

*« Il y a quelque chose du présent et de la vérité que nous aimons beaucoup dans la performance. La performance est plus dans l'instant, ce qui est moins le cas avec une pièce répétée plusieurs fois. Avec les différents interprètes, la pièce change beaucoup selon les villes. »*



© Marie Lebreton

## El Conde de Torrefiel, une compagnie de théâtre singulière

Fondé en 2010, le collectif barcelonais est **une figure du milieu du théâtre contemporain**. Connus pour remuer la création en proposant **des spectacles toujours singuliers** qui **bousculent les codes** et les conventions du théâtre.

Porté par le **duo complémentaire** de Pablo Gisbert à l'écriture du texte, et Tanya Beyeler à la dimension plastique, leur travail présenté dans différents **festivals de renom** (*festival d'Automne au Centre Pompidou, Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles...*) **est toujours acclamé.**

On ne doute pas que leur passage dans **la Ville Rose** au **Théâtre Garonne** ne vous laissera pas indifférent.

Clémence Van Egmond, 5 novembre 2021

# Le Monde

## Au Kunstenfestival, la vie sans fard sur la scène

A Bruxelles, les spectacles de la 23<sup>e</sup> édition, qui dure jusqu'au 26 mai, composent avec le réel et l'actualité.

Une image peut cartographier le monde. En 1962, c'était celle d'Andy Warhol, filmé en plan fixe et en couleurs, en train de manger un hamburger. Aujourd'hui, c'est un tapis de fleurs scintillant de bougies, posé sur une scène de théâtre, comme dans *La Plaza*, le nouveau spectacle de la compagnie barcelonaise El Conde de Torrefiel, qui a créé l'événement lors du week-end d'ouverture du Kunstenfestivaldesarts.

Durant vingt minutes, le public ne voit que ce tapis de fleurs, semblable à tous ceux qu'il a vus sur les places des villes marquées par des attentats. Pendant ce temps, une histoire est racontée, en voix off : celle d'un homme qui vient d'assister à la fin d'une pièce qui a été présentée pendant 365 jours dans 365 théâtres du monde, en même temps. Cette pièce consistait en un espace noir avec un seul élément : le tapis de fleurs. Les gens pouvaient entrer et sortir, rester des heures ou quelques instants. Seul importait le geste : se retrouver seul face à l'image.

Nous n'en dirons pas plus : *La Plaza* se découvre comme un paysage dans lequel on entre avec l'autel commémoratif, avant de passer aux rues de la ville qu'emprunte l'homme en sortant du théâtre pour rentrer chez lui. Alors, sur le plateau vide, des acteurs professionnels et des invités bruxellois reproduisent en tableaux vivants les gens que l'homme croise : des touristes, des jeunes gens éméchés et une équipe de tournage. Tous ont des voiles fins sur le visage. Aucun ne parle. Seules s'entendent, en off toujours, les réflexions de l'homme que l'on ne voit pas, mais que l'on imagine sans peine : un contemporain anonyme et ordinaire. Son récit n'est pas donné à la première personne. Le narrateur emploie un « tu » d'autant plus obsédant qu'il interpelle chaque spectateur. Et ce va-et-vient entre l'espace public et l'espace intime fait entendre un bruit du monde qui rappelle Michel Houellebecq : sans pitié et encourageant, parce qu'il ne triche pas avec le vide et la peur.

### Histoires de violence

Le texte de *La Plaza* est écrit par Pablo Gisbert, qui codirige avec Tanya Beyeler la compagnie El Conde de Torrefiel, fondée en 2010. Le Kunsten suit de près leur travail : il les invite cette année pour la quatrième fois. Ne serait-ce que pour ce spectacle, Christophe Slagmuylder peut être content de cette 23<sup>e</sup> édition du festival bruxellois, dont il est le brillant et élégant directeur depuis 2007. Pour lui, cette année 2018 est particulière : c'est l'avant-dernière qu'il programme. En 2020, il assurera la direction artistique du Theater der Welt (« théâtre du monde », festival de théâtre international), à Düsseldorf, en Allemagne.

Jusqu'au 26 mai, le Kunsten offre de nombreuses autres propositions, en suivant le chemin qui a assuré son succès, sur la ligne de crête des découvertes. Le premier week-end a permis de prendre le pouls du nouveau spectacle de Milo Rau, qui sera également au Festival d'Avignon. Son titre, *La Reprise, histoire(s) du théâtre (1)*, fait référence à la fois à l'essai de Kierkegaard (*La Reprise*, 1843) et au film de Jean-Luc Godard (*Histoire(s) du cinéma*, 1988-1998).

Son propos, lui, part d'un fait divers : le meurtre d'Ihsane Jarfi, homosexuel torturé par quatre jeunes hommes à Liège, en 2012. Une fois de plus, le Suisse Milo Rau met résolument à nu la violence : la scène du meurtre dure vingt minutes, et elle devrait être plus longue encore à Avignon. Pourquoi ? C'est tout l'enjeu de cette création, qui pose les questions de la frontière entre la reproduction et la représentation, en s'appuyant sur un travail de recomposition des faits, relatés par des comédiens professionnels et des amateurs.

Une femme s'interroge, elle aussi, sur la violence : la Brésilienne Alice Ripoll, dont *aCORdo* chorégraphie le quotidien de quatre hommes pris en étau entre les trottoirs et la police. Corps emmêlés dans le sommeil, corps liés dans un envol, corps empêchés par la frontière qui sépare riches et pauvres. Ces corps-là, qui évoluent tout près du public disposé sur un rang de chaises autour de la scène, on ne les oublie pas. Ils sont la vie, sans fard, et Alice Ripoll, une révélation du Kunsten.

**Par Brigitte Salino(Bruxelles, envoyée spéciale), publié le 08 mai 2018**



## El Conde de Torrefiel est dans la place

**Le collectif barcelonais dirigé par Tanya Beyeler et Pablo Gisbert fait de la scène le miroir d'une société sombrant dans la morosité et confirme sa capacité à inventer des formes aussi innovantes qu'insolites.**



À la recherche de nouvelles modalités plastiques et dramaturgiques, El Conde de Torrefiel secoue par son discours sur le monde et sa manière de le représenter. Dans « *La Plaza* », créé au Kunstenfestivaldesarts, un tapis de fleurs et de bougies rappelle le trauma persistant des derniers attentats terroristes survenus dans plusieurs capitales européennes et le besoin de commémorer les victimes ; un couple avec poussette, un adolescent, capuche vissée sur la tête, des femmes maghrébines, un groupe de touristes, des fêtards éméchés forment entre autres un microcosme humain incongrûment peuplé.

La scène, devenue aire de jeu déserte et aseptisée, se présente comme un condensé d'humanité, aussi référentiel qu'intrigant. Tout y apparaît sous une forme étrangement spectrale et d'une hostilité anxiogène. L'uniformisation et l'anonymat caractérisent les individus, montrés sans visage, la peau et les expressions dissimulées derrière un épais nylon. Aucun langage n'est d'usage, à l'exception d'un texte projeté qui défile en continu. Cette provocante abstraction des êtres et des situations mâtine la réalité présentée d'une apparente facticité.

Chaque séquence témoigne d'un réel sens de l'observation et même de l'auscultation de ce qui, dans la société contemporaine, est profondément existentiel mais ordinaire, banalisé, et finalement invisible, pour cause d'indifférence ou d'omission volontaire. Surgit alors une conscience du temps présent, de sa violence latente comme de son caractère dérisoire. L'intérêt réside moins dans ce qui est montré que dans le regard qu'on pose dessus. Bien assis, le spectateur se voit apostrophé d'un « tu » quasi accusateur qui sonde les idées et les émotions de son esprit liquide, un peu autiste au monde à force d'aliénation. C'est lui le protagoniste de la performance.

Le travail proposé n'assène pas de thèse, il (re)donne à voir, non pour stigmatiser mais pour inviter à penser, à réfléchir à l'individu et à la communauté, à la relation entre l'espace et l'être, à la communication et à la consommation. C'est tout cela que cristallise « *La Plaza* ». La performance agit véritablement comme un révélateur.